

De même la neige et la pluie

Danielle Fournier

Number 147, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83264ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, D. (2016). De même la neige et la pluie. *Les écrits*, (147), 81–88.

DANIELLE FOURNIER

De même la neige et la pluie

C'est curieux : son corps avait changé ; était changé, plutôt. Quelque chose, en lui, d'absent ou de nouveau. On ne saurait vraiment s'il s'agit d'un changement climatique ou d'autre chose. De ce moment, tout pouvait surgir : il ouvrait sur l'inconnu. Cela se passait au présent, comme devant témoin. Son corps libéré de la honte et de la culpabilité, d'une vie fracturée.

On pourrait dire qu'il s'agit de la mémoire, d'une mémoire ancestrale qui se perd peu à peu au fil des grands vents.

Elles étaient donc là, encore là, parfois assises et silencieuses, tantôt allant au fleuve, bavardes et légères dans leur jupe. Leur jupe flottant autour de leur corps. Elles faisaient un avec leur corps de femme, avec leur cerveau et leur cœur de femme. On aurait dit : un tableau. Une scène de film avec arrêt sur l'image. On aurait dit : voilà, la perfection généalogique, l'entente au féminin.

Puis on aurait imaginé le corps de ces femmes blanc de peau, les os peut-être trop saillants, les seins petits, les fesses un peu basses, le ventre rond, sinon relâché par le nombre de grossesses pour l'une, pour l'autre par simple paresse, alors que la troisième, femme en devenir, était tout en muscles. Elles se ressemblaient d'épaules et de cuisses. Et les mains des oiseaux : des chardonnerets au nid, qu'une main, par mégarde, a déplacés — et leur visage. Ah ! Leur visage. Leurs traits à la fois ressemblants et dissemblables de par cette différence d'âge. Des corps de tous les âges. Des corps.

Il n'y avait rien, ni souvenirs, ni images sauf peut-être une.

Cela lui tombait dessus, sans avertir. C'était simplement, monstrueusement là. Et cela restait. Elle ne pouvait dire d'où cela venait, de quels lieux intimes, enfouis en elle, cachés de tous. Ni non plus quand ce sentiment l'envahissait, saillant sur son corps, dans son corps.

Le tremblement des mains, des lèvres. L'imperceptible fumée dans le regard, sorte d'humidité. La couleur passée, grise, de la peau. La date de l'événement, ce jour devenu fragile – impossible à oublier. La lumière, couverte d'ombres. L'événement, qui trouble l'univers.

Il n'y avait pourtant rien à redire des gestes posés, des paroles échangées, quoique fatales ; rien à dire non plus de la cendre, de l'absence des autres, de certains silences forcés. On aurait pu dire ça, une rencontre, une conversation forcée.

Le corps ne fut pas exposé. Ni l'âme.

Alors elle est restée là, avec sa douleur, à imaginer le pire et le meilleur, l'amour sans doute qui, dans les deux cas, l'avait détruite, ce qu'elle était de toutes manières. Elle cherchait. Elle cherchait quelque chose d'autre en elle qui arriverait à la protéger, d'elle-même en premier, et de son regard sans compassion sur elle-même.

Il y avait dans cette histoire une inconnue mathématique, un sexe caché parce que trop montré. Démonté peut-être. Pourtant elle a ce don très étrange de voyance. Elle ne savait pas. Elle sentait ou ressentait ce qui allait se passer. Elle ne voit pas les choses, des couleurs néanmoins, parfois distinctes les unes des autres, des couleurs délavées, mouillées, des rêves de couleurs qui ressemblent à la rivière. Ou au fleuve. Elle avait deviné ce qui allait se passer ce matin-là et l'avait accueilli dès l'aube, puis plus tard, dans le mois et encore plus loin dans l'année.

Elle s'enfonce dans un tunnel dont elle ne connaît pas l'issue. Elle ne remarque pas les yeux de ceux qui l'observent, devine, sur sa peau, le perçant du regard.

Oui, c'est ce qu'elle sent, quand elle ne pense à rien, qu'elle traîne entre les souvenirs qui lui viennent le matin, quand le jour est presque tombé dans la nuit et qu'elle ne porte pas attention à ce qui se passe à l'extérieur.

Elle cuisine de la sauce tomate. D'abord fait revenir l'échalote, ou l'oignon, lentement, très lentement, et pendant ce temps elle reçoit, elle, ce qui ne peut durer, ce qui ne dure pas, le deuil, l'amour, la vie. Si cela continue, qui pourrait le supporter? Certainement pas elle. Et si on n'est pas en paix avec soi-même, arrive-t-on à l'être avec le monde, avec les autres?

Les jours passent, des vœux, parfois complices, une rencontre chez la marchande de fleurs, souvent aucune rencontre sinon *Personne*. Jour après jour ce qui ne se nomme pas, rôde, silencieux et traqué à la fois, quelques nuances, légères et des images blanches et grises. Dans les mains, ses doigts. Sur des planchers de béton, le corps ne peut s'étendre, ni se reposer ailleurs que dans l'absence, dans une absence totale, sorte de belle indifférente à ce qui devrait être ou qui ressemblerait à ce qu'elle croit être.

L'idée d'un paysage autour du cou. L'urgence de ce mot: *désir*.

La ville sous les nuages, le prix à payer pour laisser s'envoler la vie. La laisser flotter dans une ville qui ressemble au bord du fleuve, les yeux collés ouverts sur l'intraduisible. Une feuille se détache de l'arbre. C'est pourtant le printemps. Devant elle, cet impossible printemps; un rosier qui ne fleurit pas, pour la première fois depuis des années.

Puis, mettre les tomates coupées en dés, après avoir mouillé les échalotes, ou l'oignon, avec du vin rouge. Elle dit: *Seras-tu encore là demain matin?*

Elle se rend compte qu'elle parle toute seule, pour elle-même, dans une maison vide et peuplée d'ombres. Les couleurs framboise et mangue tachent sa main, dans ce matin tombé de la nuit quand elle croit, avec raison, tenir la main de Dieu et habiter sa maison.

Elle pense que c'est bien d'être en vie, juste là, d'être bien en vie malgré qu'elle ne sait plus trop ce que cela lui donne, à elle, d'être en vie, alors qu'autour, c'est autre chose, quelque chose qu'elle ne saurait nommer autrement que beige et rouge sang, rouge cœur de bœuf. Elle est étrange. Est-ce le bon mot? Ne le sommes-nous pas tous, étranges? Ou singuliers? Elle regarde de vieux négatifs peut-être développés, mais elle n'a pas de photos d'étrangers à sa vie qui, cependant, vivent chez et avec elle désormais. Sorte de disparus vivants, proches de sa vie, de son quotidien interrompu sans cesse par les bruits extérieurs.

Alors elle pense au mot *scalpel*. Seulement ce mot, au féminin, comme un coup de tonnerre dans la cuisine où elle coupe les courgettes pour la sauce tomate et ce mot emplit la pièce, la rétrécit, fait tomber les murs, les cloisons, brûle les carreaux, casse les vitres, déracine les arbres, étouffe de silence les enfants, dresse les oiseaux contre les chats, ce mot va dans tous les sens, autour de l'air, des rires, des coups, des parties de son corps offert au plus offrant comme si le don de soi devait aller à l'autre.

Elle est entrée dans le monde par le toucher. D'abord celui, retenu, de sa mère, une mère toute en froidure, en froideur, qui n'a pu s'empêcher de lui transmettre ce avec quoi elle doit vivre désormais; et celui de son père, chasseur et homme des bois, fils de trappeur, celui de ses frères et sœurs. Quand elle les regarde sur les photos, où elle est encore petite, elle se souvient puis se touche comme elle a été touchée. Doucement touchée par les anges et les fées. Touchée de l'intérieur. C'est pourquoi elle se rappelle ses gestes, sur son corps à elle. Ses mains dans son dos, sur son ventre une autre fois, une main lourde et chaude posée sur elle pendant qu'on la croyait endormie alors qu'elle rêvait. À quelqu'un qui n'existait pas encore. Déjà irrémédiablement absent.

Tout cela est étrange. Le grain de sa voix sur la pellicule faussement ancienne, dans des pièces où résonnent ses paroles

entre les murs où elle vit désormais, 64 mètres ou 1250 pieds carrés. Quelle différence quand le pouce et l'index tiennent une boîte d'allumettes?

Ce n'est pas qu'elle ne soit pas là, ou qu'elle plane, comme on dit, c'est son corps, suspendu dans le temps, son corps touché par l'espace quand il rencontre le temps. La croisée des chemins. Des heures. Sa pensée ressemblait à une pierre sur laquelle des motifs se seraient gravés avec le temps, des mots roses et gris. On aurait pu suivre l'itinéraire de ses réflexions, retracer le temps et la nature passés sur cette pierre. Ces rubans de pensées s'entouraient de campanules, de malva, de houx et de lys, en fonction de là où elle se rendait.

Elle pourrait s'allumer une cigarette. Elle ne fume pas. Boire un café. Elle n'en prend que rarement, et encore. Ouvrir une bouteille. De blanc. Ça, elle sait faire. Il n'y a que ça de vrai dans la vie. Le vin blanc, or, vert ou jaune qui la touche de l'intérieur. Le point de départ : le départ lui-même, l'absent, l'absente. La très grande absente. Le manque absolu et sans nom.

Au loin, loin en elle, des murmures, des silences. À nouveau des murmures qu'elle n'entend pas, touchée qu'elle est par sa voix à lui. Des murmures autour du corps de l'Absente, corps, cendres, neige, décembre. Des ombres accompagnent ces murmures ou est-ce l'inverse? Elle se dit qu'elle en a l'habitude, que cela ne la dérange pas et qu'elle vit en un dolmen trop étroit, secret enfoui, au sein des paysages aux couleurs un peu passées, semblables en cela aux souvenirs non autorisés.

L'image d'un piano sur une scène vide. Ou celle de la Reine de la Nuit disparue trop tôt. Avant la naissance, il y a déjà la disparition. Un silence brisé par le bruit des légumes qui ris-solaient lentement. Dehors, les feuilles étaient, sous la neige, décomposées. Les fougères, les tulipes, le rhododendron et autres plantes du printemps n'existaient pas encore. Elles avaient l'audace de croire à l'été. Les branches des arbres, encore et toujours dénudés, ressemblaient aux corps de vieilles femmes,

si vieilles qu'elles ont perdu la notion du temps et avec lui, leur âge. Y aura-t-il un jour l'été? Sinon la promesse d'un été? Le pire s'était produit et elle restait là, avec sa propre terreur. Ce qui s'était passé était sans rapport avec le présent.

C'est étrange. Elle sort par la fenêtre qui donne sur le jardin sans rejoindre quelqu'un. Elle ne fait que sortir, sans réellement sortir d'elle-même, sans savoir où aller. D'ailleurs, doit-on savoir où l'on va? Surtout quand on est une femme qui aime toucher.

C'est qu'elle avance dans l'absence du monde, dans un monde si chargé qu'il ne pouvait plus y avoir d'amours. Ce qu'elle avait craint c'était ça, ancré et arraché. Il n'y avait pas grand-chose à faire sinon attendre que le jour se lève ou encore que l'éclipse dévoile un nouveau soleil en ce matin du mois de mars où l'éclipse avait été somme toute peu visible. En tout cas, elle ne l'avait pas vue. Elle dormait, ce qu'elle n'osait dire à quiconque, de peur d'être jugée.

Son monde s'était éteint lentement, dans une solitude sans issue, une solitude piégée. Ses pensées suivaient un itinéraire entouré de bleu. Après la mémoire, c'était le corps qui s'affaissait, blanchissait. Cela suivait le cours des choses, le cours de la vie. Les lieux pouvaient s'interchanger, se déplacer, voire se confondre. Pourquoi pas? Quelle morale l'empêchait? Qu'est-ce qui empêchait le dialogue entre le présent et l'au-delà, dialogue silencieux où les mains en touchaient d'autres, où les yeux en regardent d'autres, à l'intérieur de ce qu'on appelle la carcasse? Des personnes au passé sans rapport avec ce qui se passe ici, maintenant. Ce moment perdu où des corps se sont croisés, se sont reconnus, sans s'exprimer avec des mots, avec des fluides plutôt, avec cette intuition qu'il allait se produire un acte de naissance. Cette impression étrange ne lui appartenait pas en propre: elle la revivait, la ressentait, non pas comme si elle y était ou si elle en avait été témoin, mais comme si cela allait lui donner la vie.

Se souvient-elle des gens, de leurs histoires passées, de celles qu'ils lui racontaient à intervalles réguliers? Se souvient-elle de l'amour des corps aimés, de son corps à elle, aimé par celui qui l'appelait *Femme*? Elle, qui avait connu de toutes les époques, les guerres et les armistices, les tremblements de terre, les grandes marées, les maux mystérieux? Elle qui avait souvent frôlé la mort sans jamais la vaincre, elle qui marchait, courbée puisque les âges s'étaient accumulés sur ses épaules pour plomber ses jambes. Une vie prévue pour l'amour, le don de soi au point de s'y perdre.

En face d'elles, réunies, des images dont elle ne pouvait dire la provenance. Pourtant elle était bien là, dans le ventre de cette femme qui ne le savait pas, ne l'imaginait même pas, puis sur cette autre alors qu'elle portait, elle aussi, un enfant qui ne sera jamais sur son ventre, ne verra jamais le monde. Ou cette autre où elle tient dans ses bras un enfant dont elle ne sait ni qui est le père ni qui est la mère.

Acceptera-t-elle une prochaine fois d'ouvrir son corps, de le dénuder devant l'Éternel?

Elle marche lentement désormais. En décembre, on aurait dit un escargot sorti de sa coquille. Comme cela était étrange. Des coups peut-être plus doux que les mots que l'on se dit exactement comme s'ils étaient vrais ou pour se faire plaisir et oublier l'in vraisemblable. Chaque saison apporte avec elle son lot de saccages, une torture lente.

Ce matin-là, elle se demandait ce qui la retenait de vivre. Elle se dit qu'elle devait choisir la fiction dans laquelle elle voulait vivre. Celle-ci construit sa vie; celle-là devenant une terre en friche sur laquelle tout devenait désormais possible. C'est trouver la logique du divin ou trouver des inconnus dans des équations mathématiques. On ne chasse pas les images, ces invisibles brèches au fond du ventre, ni les résonances dysharmoniques ni les souvenirs qui réveillent la nuit. Restent, intacts, les échos du silence, de ce silence venu avec la disparition.

